

Ab-med qu'il fit mourir à Azzew était plutôt un traître qu'un compétiteur. Prêtre et guerrier, fils de Mahi-Eddin, réputé saint, lequel comptait lui-même plusieurs marabouts parmi ses aïeux, Abd-el-Kader, environné de bonne heure de respects pieux et de brillans présages, s'est présenté comme l'apôtre et le défenseur de l'islamisme menacé par la France ; les croyans d'Afrique l'ont accepté pour guide et pour appui. "Quand il parle de la religion, dit un de ses poètes, il fait pleurer l'œil qui n'a jamais versé une larme." Ce fut en 1832 que les Français entendirent pour la première fois prononcer le nom d'Abd-el-Kader. Successeur de son père dans le beylik de Mascara, il parut à la tête d'intrépides bandes arabes qui se précipitèrent inutilement sur la ville d'Oran, devenu française depuis le mois de juillet 1830, par la soumission de Hassan-bey. Proclamé sultan des Arabes le 28 septembre 1832, son élection fut considérée comme une œuvre du ciel. Les visions merveilleuses et les signes prophétiques ne manquèrent pas au berceau de sa grandeur. Lorsqu'il s'en alla visiter le tombeau de Mahomet, les saints de la Mecque lui dirent : "Tu règneras un jour !"

Jugurtha, dans les mauvais jours de sa fortune pouvait à force d'argent, d'activité et de génie, retrouver des troupes, reconstituer un parti contre Metellus ou Marius. Mais il n'avait pas l'immense ressource du fanatisme religieux qui ranime éternellement la bravoure, rassemble les débris et lance des forces nouvelles ; Abd-el-Kader, toujours vaincu par nos armes, est toujours debout parce qu'il est puissant comme une croyance, mystérieux comme le destin, et qu'il est profondément enraciné au sol comme l'idée musulmane au cœur de l'arabe indompté. Tout sentiment qui a Dieu pour mesure et pour but prend dans son énergie quelque chose d'impérissable. Abd-el-Kader, bannière vivante, personification belliqueuse de l'islamisme africain, fût-il réduit à n'avoir que sa natte de palmier ou de jone, que son cheval ou son chameau, serait encore redoutable. A un signal du marabout guerrier, le désert pourrait s'ébranler ; chaque vallon, chaque plateau, chaque détour de montagne pourrait vomir des milliers de cavaliers.

Jugurtha avait appris à Numance que tout était à vendre à Rome, et c'est avec l'or autant et plus qu'avec le fer qu'il attaquait les Romains ; il acheta la moitié du Sénat, il fit main-basse sur les consciences des bords du Tibre ; les belles qualités de Calpurnius et d'Albinus, la vertu de Scæurus étaient venues échouer contre l'or de Jugurtha ; sauf de rares exceptions, le peuple seul était honnête et pur à Rome, et les richesses du Numide avaient pour les nobles d'irrésistibles séductions : la cupidité romaine fut pendant long-temps tout le secret de la puissance de Jugurtha.

Dans l'âge où nous sommes, l'or n'a rien perdu de son pouvoir, et toutes les consciences ne sont pas intraitables. Pourtant Abd-el-Kader qui sait ce qui passe dans notre pays, n'y a acheté personne : l'émir n'a pas les trésors de Jugurtha, et puis disons-le, les Français ne vendent pas la France.

Autant qu'on peut en juger par des récits de Salluste, les batailles de Jugurtha, avec des éléphants de plus, ressemblaient assez aux batailles d'Abd-el-Kader ; elles se composaient de ruses, de pièges, de fuites simulées ; les chevaux africains, accoutumés aux aspérités des lieux, s'échappaient à travers les rochers et les broussailles. Les Numides avec leurs javelots blessaient ou tuaient de loin comme aujourd'hui les arabes avec leurs longs fusils. Jugurtha trompait, fatiguait, harcelait l'ennemi ; c'est encore aujourd'hui la tactique du chef arabe. On corrompait les sources, on enlevait ou on détruisait les vivres à l'approche des Romains ; on

tombait sur les trainards, les imprudens, sur tous ceux qui ne protégeaient pas le corps principal de l'armée. Les premières victoires de Metellus l'attristaient parce que les inépuisables ruses du Numide les lui faisaient payer beaucoup trop cher ; il n'atteignit fortement Jugurtha qu'en livrant les champs à la dévastation et en livrant au glaive tous ceux qui s'offraient à lui en âge de porter les armes. Ces espèces de *razzias* que nous avons imitées en ce qu'elles ont de moins atroce pour atteindre dans ses intérêts l'arabe qui vous échappe toujours, avaient découragé Jugurtha, épouvanté la Numidie.

Nous ne croyons pas que Jugurtha ait rien emprunté à la discipline des armées romaines. Après une bataille les soldats numides se dispersaient, reprenant chacun le chemin de sa cabane, et cela ne s'appelait pas une désertion. Rien de régulier n'existait dans les forces de Jugurtha ; peut-être n'eût-il pas osé soumettre à une organisation permanente la farouche énergie d'hommes accoutumés à l'indépendance, Abd-el-Kader a montré plus d'autorité ou plus de génie ; il a établi des troupes régulières ; nous avons les lois et les réglemens qui forment son code militaire. L'armée d'Abd-el-Kader, un peu fictive, car il n'a pas toujours les premiers élémens pour appliquer sa législation militaire, l'armée de l'émir, disons-nous, se partage en *goum* (cavalerie) ou *kriallas* (cavaliers), en *askars* (marcheurs ou fantassins), en *tobdjias* (canonniers). Il a déterminé l'uniforme de chaque arme et de chaque grade, le mode d'avancement, l'administration des vivres, établi des décorations et des récompenses. La bravoure, la piété, la patience, voilà les conditions du commandement. "L'officier, dit Abd-el-Kader, est à sa troupe ce qu'est le cœur au corps de l'homme." Les chefs des cavaliers et des fantassins portent des insignes en guise d'épaulettes ; on lit sur ces insignes des inscriptions arabes dont l'une exprime l'idée que la patience dans le commandement est la clef de l'assistance divine.

Jugurtha devait être éloquent ; Salluste nous dit qu'au moment d'une grande affaire le chef numide parcourait les rangs de tous ses bataillons et les échauffait de ses discours. Lorsqu'il alla à Rome plaider sa cause devant le Sénat, il ne lui fut point permis de se faire entendre de l'illustre assemblée, mais les sénateurs qui s'étaient repus de son or avaient senti aussi le pouvoir de sa parole. Un grand charme s'attachait à la personne de Jugurtha ; la belliqueuse jeunesse de la Numidie s'était passionnée pour lui, et dans l'expédition d'Espagne, il était devenu, d'après Salluste, l'idole de l'armée comme la terreur des Numancins. Jugurtha exerçait donc beaucoup d'empire par son prestige personnel ; mais nous croyons qu'Abd-el-Kader en exerce bien plus encore. Telle est sa séduction que parfois même les officiers français n'ont pas pu s'y dérober (1). L'émir joint à l'attrait des formes exquises et au double titre de marabout et de guerrier les qualités de savant et de poète. Ses amis nous apprennent que quand il monte son coursier noir, il paraît modeste comme un petit enfant, et se couvre la moitié de la figure ce qui n'empêche pas qu'on ne compare sa vigueur à celle du lion. La poésie arabe contemporaine nous répète que l'esprit de l'émir est plus vaste que la mer, qu'il est le savant des savants, le savant des marabouts, et que les plus grands talebs (écrivains) s'inclinent devant son génie ; qu'une lettre qu'on lui adresse ne reste jamais une heure sans

(1) Ce chapitre était écrit lorsque le massacre des prisonniers français de la Deira, exécuté par l'ordre d'Abd-el-Kader, est venu souiller la renommée de l'émir.